



Travailler avec ceux qui sont en marge ?

Pinar Selek

► **To cite this version:**

Pinar Selek. Travailler avec ceux qui sont en marge ?. Socio-logos : Revue publiée par l'Association Française de Sociologie, Association Française de Sociologie, 2010. hal-01261419

HAL Id: hal-01261419

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01261419>

Submitted on 25 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie

5 (2010)
Varia

Pinar Selek

Travailler avec ceux qui sont en marge ?

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pinar Selek, « Travailler avec ceux qui sont en marge ? », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 06 novembre 2010, Consulté le 11 septembre 2014. URL : <http://socio-logos.revues.org/2505>

Éditeur : Association française de sociologie
<http://socio-logos.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :
<http://socio-logos.revues.org/2505>
Document généré automatiquement le 11 septembre 2014.
Tous droits réservés

Pinar Selek

Travailler avec ceux qui sont en marge ?

- 1 Il y a de nombreuses années, j'ai lu dans une revue un texte qui a suscité tout mon intérêt. Un reporter photographe, dont j'ai oublié le nom, y relatait son périple. Dans les montagnes du Tibet, il avait photographié des scènes de la vie pittoresque qu'on y mène, accompagnant ces images de récits, dont un sur les *Miaos*. Une histoire si singulière qu'elle bouleverse toute l'aventure du photographe, et peut-être même la nôtre...
- 2 Les *Miaos* constituent une tribu d'environ trente mille individus. Été comme hiver, ils vivent sur les hauts plateaux, dans de grandes tentes ou d'autres habitats d'hiver, et pratiquent l'agriculture. Et avec quelle originalité ! Deux heures avant le lever du jour, hommes et femmes se réveillent et commencent à se pomponner. Ils se parent de vêtements bariolés, se peignent le visage et le corps, chaque jour différemment... Ils pensent que pour accueillir le soleil, il faut être apprêté et beau, que cela influence les récoltes. Ils sont donc *différents, hors de notre monde*.
- 3 A la recherche d'images insolites dans les moindres recoins, le photographe rencontre donc les *Miaos* au pied des sommets tibétains. Face à ce spectacle qu'il regarde, il est bouche bée, et il saisit immédiatement son appareil-photo... Mais sans même lui laisser le temps d'appuyer sur le déclencheur, les *Miaos* l'invitent sous une grande tente. Un vieillard au visage buriné et impénétrable s'occupe de son accueil, puis tous deux se restaurent. « Pourquoi... ? - demande notre photographe, bien entendu -pourquoi vous ne me laissez pas prendre des photos ? »
- 4 Le vieux lui répond posément. « Vous, les hommes blancs, vous prenez d'abord des photos, et ensuite, vous revenez imposer votre mode de vie. Vous vous appropriez tout. Nous voulons vivre notre propre histoire, nous, et non pas être un pan de la vôtre... Mais au fait, qu'est-ce que tu veux boire, jeune homme ? »
- 5 Le photographe est perplexe. Et savez-vous ce qui lui traverse alors l'esprit ? « Tiens donc !...Un vieux qui parle si bien dans une tribu aussi primitive... Comme c'est curieux !... »
- 6 Nous, chercheurs, ne sommes pas si étrangers que cela à l'attitude du photographe. Car, à l'image de son appareil photo, le stylo que nous tenons à la main se heurte au même problème éthique.
- 7 En effet, une ou plusieurs personnes s'introduisent dans la vie d'autres individus qu'ils ne connaissent pas, collectent et enregistrent des données sur leur existence. Mais que deviennent alors, dans ce processus, ces êtres inventoriés dont on fouille l'existence et répertorie les caractéristiques ? Quelle relation établit-on avec eux ? Comment participent-ils, eux, à ces recherches ? Quels liens se nouent entre le chercheur et le *sujet-objet* de l'étude ? De quelle manière les deux parties sont-elles influencées par la recherche ?
- 8 Largement débattues et décrites par tous les acteurs des Sciences sociales, toutes ces questions, inspiratrices aussi d'une nouvelle attitude éthique et d'une approche méthodologique innovatrice, posent de sérieuses difficultés, surtout lorsque l'on on travaille avec des groupes sociaux différents du modèle dominant, marginalisés, cible de contrôle social et de violence. Rappelons que l'impact de ces problèmes est beaucoup plus lourd sur les groupes en question.
- 9 Partant de la recherche intitulée "*Rue Ülker, espace de relégation d'une sous-culture (dans Masques, Cavaliers, Gonzesses, Pinar Selek, Editions Istiklâl)*" et d'autres expériences similaires, j'interrogerai les réponses possibles aux questions évoquées précédemment.
- 10 J'ai longtemps travaillé auprès de *ceux qui sont en marge*, et à chacun de ces travaux, j'ai rencontré d'énormes difficultés et de nombreuses contradictions. Ces périodes ont été celles où, aux prises avec mes suppositions, je me suis trompée le plus, mais aussi profondément questionnée. Dans les limites conceptuelles fixées préalablement à une enquête de terrain, émergeaient un cadre théorique, une approche méthodologique et une discussion générale, et lorsque je m'engageais dans la voie ainsi tracée, je prenais conscience que ce cadrage me rassurait mais limitait également ma perception. Car, quelle que soit votre approche d'ensemble, avant de commencer la recherche proprement dite, vous observez de loin, à travers

quelques concepts, et vous tracez votre parcours en fonction d'une perception aux contours rigides.

- 11 Chaque fois que j'ai rencontré un *individu en marge*, j'ai découvert une réalité qui m'avait échappée, malgré ma longue réflexion sur la question de l'*Autre*, et j'ai commencé à reconsidérer mon regard sur la différence. J'ai alors décelé les a priori théoriques, les hypothèses que je croyais exactes, mes propres préjugés, et ce n'est qu'en dénouant un à un tous ces nœuds que j'ai pu avancer. Ainsi, j'ai été amenée à ouvrir des sentiers qui sont venus s'ajouter, sauf lorsque je me retrouvais dans une impasse, à la première trajectoire que je m'étais fixée.

Entrer ou sortir, qu'est-ce qui est plus dur?

- 12 Il y a plusieurs années, j'ai assisté aux réactions d'un groupe de *gens de la rue* face à des chercheurs. Les enfants et les adolescents en particulier discutaient avec les gens, demandaient leur aide, osaient même des familiarités, mais n'acceptaient jamais les observateurs ni les journalistes dans leur groupe. Sur la vie de ces gens, rencontrés par hasard, qui m'ont accompagnée dans des expériences insolites, et avec qui j'ai partagé des choses qui m'ont transformée, je n'ai entrepris aucune recherche. Non pas que je n'éprouvais pas pour une telle étude l'enthousiasme qu'attisaient les secrets de leur monde qu'ils partageaient avec moi. Je n'ai pas pu le faire, tout simplement. J'ai été impressionnée par leur manière d'aborder les enquêteurs, j'ai réfléchi sur leurs comportements, je me suis questionnée. Et puis, je ne me sentais pas prête. « Peut-être que plus tard, j'écouterai autre chose... me disais-je. Des choses dans lesquelles j'intégrerai ma propre réalité aussi... »
- 13 Certes, *les gens de la rue* ne savaient pas distinguer une chercheuse d'un journaliste mais, désabusés à cause d'innombrables mésaventures, ils rejetaient tous ceux qui venaient obtenir des informations sur eux. Et j'ai aussi vu comment ils cassaient les appareils-photos, lorsque *ça n'allait plus dans leur tête*, comme ils le disent parfois. Durant les années que j'ai passées parmi eux, j'ai un peu compris la raison de ces gestes d'exaspération. Ces personnes ne voulaient pas que l'on divulgue les secrets qui leur appartenaient, ni que l'on décrypte l'univers qu'ils s'étaient construit et qu'ils avaient grand peine à préserver. Ils croyaient à la nécessité de protéger du monde extérieur menaçant, qui ne leur inspirait d'ailleurs aucune confiance, les secrets qu'ils considéraient comme la plus grande richesse leur permettant de *rester debout*. Et dans le contexte de violence où ils vivaient, ils ne cessaient d'exprimer ce qui leur semblait être une évidence : « La plupart des hommes sont hypocrites... La majorité de l'humanité est mauvaise... » Ils suspectaient d'intentions malveillantes tous les autres qui tentaient de nouer des liens avec eux. Ils qualifiaient d'"intéressé" tout observateur venu faire une enquête. « Il gagnera du fric sur notre dos... », ou bien « Il donnera une mauvaise image de nous... » disaient-ils souvent.
- 14 Parmi les *gens de la rue*, les enfants surtout n'ont plus ce réflexe de méfiance. D'ailleurs, à cause des Associations et des Fondations qui *œuvrent* pour eux, mais aussi des opérations de police privant leur sphère intime de toute chance de pérennité, ils n'ont plus beaucoup de secrets. Ils ont aussi fini par aimer être des objets de curiosité. Il n'en demeure pas moins que leurs attitudes spontanées d'autrefois, dont j'ai été un proche témoin, étaient beaucoup plus pertinentes. Ces gens ne voulaient pas être mêlés à une quelconque recherche. Campés loin de la société, convaincus d'être corps et âmes dans *une benne à ordures*, ces hommes et ces femmes fulminaient contre les *personnes à l'aise* qui, de leur loupe grossissante, fouillaient leur existence.
- 15 Cette colère n'est pas toujours exprimée avec la retenue du vieux Tibétain, ni avec exacerbation, comme le font les *gens de la rue*. N'importe qui d'entre nous se sentirait menacé par des intrusions visant son existence contre sa volonté. Celui qui est réifié dans une quelconque étude universitaire, ou à travers une enquête médiatisée, en prend conscience au bout de quelque temps. Alors qu'il finit par trouver cette situation normale, en l'intériorisant, soit il s'en éloigne, soit il met à distance le chercheur avec qui il a accepté de s'entretenir. Cette méfiance n'influe pas le fait qu'il parle trop ou pas assez, mais plutôt la manière dont il parle de lui-même. Avant tout, il dit ce qu'on attend de lui et se reconnaît dans *l'image qu'on*

lui colle. Il verse dans la littérature victimaire, par exemple, ou bien reprend inlassablement la version filmique de son identité imaginaire... Ainsi, la vérité est masquée, et le réel commence à se décliner en scénarios de *télé-réalité*.

- 16 Il nous faudrait donc développer une méthode qui, passée au crible des questionnements déontologiques, puisse éviter la chosification des personnes, notamment des exclus. La question n'est donc pas seulement de trouver la méthode appropriée, mais d'asseoir sur un socle éthique, tant notre implication dans la recherche que les connaissances qui en découlent. Notons ici que permettre aux acteurs qui nous interpellent de participer à l'étude, faire ainsi émerger leurs paroles tout en garantissant l'objectivité, la cohérence et la légitimité de la recherche, est fondamental non pas du point de vue de la dynamique de la recherche, mais quant à sa signification.
- 17 Les logiques qui chosifient les individus découlent directement de la volonté de pouvoir que dissimule l'institutionnalisation des sciences, spécifiquement des Sciences sociales. Si une recherche sociologique a pour objectif de connaître pour stigmatiser et dominer, elle réifie les individus. C'est pourquoi, avant de s'engager dans une étude relative aux relégués de la société, on devrait préalablement répondre à cette question : « Pourquoi cette recherche ? » De même qu'elle éclaire l'arrière-plan de la méthode à suivre tout au long des travaux, cette réponse rend également visible la nature et le pourquoi du savoir ainsi constitué.
- 18 Avec l'instrumentalisation des connaissances, les interactions entre les différentes formes de pouvoir déterminent les motivations des recherches. Ces dernières finissent par se mettre au service d'une connaissance détournée pour définir le modèle dominant, pour s'ingérer, contraindre, gouverner ou encore concevoir de nouvelles techniques de marketing en diagnostiquant, voire en créant des besoins. Evidemment, le chercheur ne décrit pas ainsi son intention, mais derrière cette curiosité qui l'anime et qu'il ne questionne pas assez, il n'y a rien de positivement autre. Si elle n'est pas bien sondée, la soif de connaître brouille aussi la signification du savoir émergent.
- 19 Et moi ? Pourquoi ai-je donc le désir de connaître ces enfants des rues, ces travestis, ces ouvriers du sexe et ces tziganes ? Qu'est-ce que cette curiosité me pousse à comprendre ? Une réalité qui m'est extérieure ? Y a-t-il dans ce champ d'observation des vérités dignes d'intérêt ? C'est à ces questions qu'on devrait prioritairement répondre. Précisons que l'orientation de l'étude ne peut émerger que de ces réponses formulées en amont.
- 20 Quelle que soit la cause que nous poursuivons, *celui du dehors, l'anormal ou le réprouvé*, est en même temps un objet de spectacle que l'on consomme. Les exclus sont des proies plutôt faciles, bien qu'ils paraissent difficiles d'approche. A cause de la gravité, mais aussi de la singularité des questions qui les concernent, ils offrent aux observateurs l'occasion de briller facilement. C'est pour cela, me semble-t-il, que journalistes, chercheurs, et certains promoteurs de sensationnel harcèlent l'*autre différent*. Bon nombre de ces personnes accourent dans les espaces de confinement des désaffiliés ; d'autres, armés d'un appareil-photo, d'un magnétophone ou d'un stylo, s'escriment pour dénicher des *histoires*, et certains vivent la recherche comme une *aventure*. Et cette dernière aussi participe de l'exclusion de l'autre... Car exhiber l'*autre*, l'observer et parler de lui, sont les rouages d'un même processus de mise à l'écart.
- 21 Ecoutons ce que dit Ali Akay : « Le sociologue naviguera évidemment entre plusieurs univers, essaiera de comprendre les gens qui ont une affectivité et un vécu qu'il ne connaît pas bien, et s'introduira parfois dans leur existence. "Je voudrais entrer dans plusieurs vies - nous dit Bourdieu, reprenant une phrase de Flaubert - c'est-à-dire discuter, parler, à l'intérieur même de ces existences, avec ceux qui la vivent, et tisser ainsi des liens entre les singularités des êtres." » (Akay, 1995, p.17).
- 22 Poursuivons notre réflexion à travers ces phrases, preuves de l'enthousiasme des sociologues ou d'autres spécialistes en Sciences sociales. Que signifie donc « Je voudrais entrer dans plusieurs vies... » ? S'agit-il de la volonté de conquérir le monde, de s'en emparer, ou bien de le comprendre en *quittant provisoirement la peau dans laquelle on respire* ? Est-ce le désir de contempler le monde et soi-même depuis une *fenêtre* différente ?

- 23 En l'occurrence, la question du pourquoi est intimement liée à la façon dont on circule entre ces diverses existences. Comment nous introduisons-nous dans ces vies ? Quand et comment les quittons-nous ? Est-ce facile d'aller et venir entre plusieurs mondes ? Est-ce difficile de s'y introduire, et plutôt facile d'en sortir ?
- 24 Une recherche est avant tout un processus de partage. Ce dernier affecte aussi bien l'observateur que les groupes d'individus observés. Il est donc primordial de bien réfléchir sur son issue - même s'il est souvent difficile de baliser, dès le départ, l'espace des attentes mutuelles qui se déclareront pendant les échanges -, notamment s'il existe une différence de statut social entre l'observateur et l'enquêté. A ce propos, rappelons qu'après un si long partage, l'enquêté subirait une grave atteinte morale, se voyant enfermé dans une case dont la signification et la structuration lui échapperaient totalement. Ses paroles et ses récits finiraient par lui paraître étrangers.
- 25 Dans notre approche, nous privilégions l'œil qui regarde de l'intérieur. Le chercheur devrait d'abord définir sa place pour pouvoir s'interroger, mais justifier également le regard qu'il privilégie.
- 26 L'analyse critique des systèmes complexes, notamment dans les Sciences de la vie, a influencé les discussions méthodologiques en Sciences sociales. Avec la mise en cause du dualisme cartésien et du modèle newtonien, la dichotomie ontologique Homme-Nature a subi une fracture. (Commission Gülbenkian, 1996, p. 74) ; fortement ébranlées, les notions de savoir transcendant, d'impartialité et de développement simultané, ont été supplantées par celles d'immanence de la connaissance, et de *choix de regard* dont le chercheur se dit comptable. C'est de cette approche qu'émergent généralement des visions autocritiques, à travers les travaux des chercheurs, qui, loin de s'arc-bouter à des postures d'impartialité transcendante, redéfinissent leur objectivité relative et se placent dans la même sphère spécifique de l'exclusion, où observateur et groupe social s'influencent mutuellement. Ces spécialistes ont le souci de s'observer à travers les yeux de l'enquêté, d'étudier, depuis l'intérieur, le contexte dans lequel ils s'insèrent, et déterminent leur méthode d'analyse en fonction de ce choix. Aussi, sont désormais privilégiées les expériences où l'enquêteur, introduit dans un groupe social, même provisoirement, fait de l'observation un outil de transformation collective. Et dans ces contextes où l'objectivité est sans cesse redéfinie, la recherche devient action.
- 27 La question : « Pourquoi faire cette étude ? » implique de répondre à d'autres interrogations. « A qui profite ce travail ? Envers qui suis-je inévitablement responsable ? » Et cet impératif est intimement lié à l'usage que l'on fait des conclusions de la recherche, tout comme des décisions prises pendant les travaux. Avec qui les partage-t-on ? De quelle manière ? Dans quel domaine ? Où la recherche devrait-elle s'arrêter ? Que faire après la fin de cette étude ?
- 28 Si, une analyse, un article, un livre ou une thèse universitaire résulte d'une enquête relatives aux violences faites aux exclus par des relations sociales de domination, à qui ces réalisations bénéficient-elles ?
- 29 En 1998, après la publication notre étude consacrée aux événements de la rue Ülker, intitulée "*Rue Ülker : espace de relégation d'une sous-culture*", reprise plus tard dans "*Masques, Cavaliers et Gonzesses*", Demet Demir, un transsexuel qui, participant activement au travail, m'avait incitée à débiter cette étude, m'a posé cette question : « Est-ce que la rue Ülker est une fatalité ? »
- 30 Face à une telle question, vers où pouvais-je donc m'acheminer ?
- 31 Nous avons bien vu que les incidents de la rue Ülker recelaient une lourde crispation sociale, comme nous l'avons d'ailleurs étudiée ultérieurement. Dans cet espace, les déboires des travestis et des transsexuels ne pouvaient être dissociés du sexisme, de l'hétéro-sexisme, du militarisme, d'ultranationalisme, des mutations urbaines induites par la mondialisation, ni des rapports sociaux de domination. « Ce n'est pas une fatalité, mais il faut d'abord une transformation sociale. Et jusqu'à ce que le sexisme, le militarisme et tous les autres *-ismes* ne seront pas dépassés, vous continuerez de subir tout cela », aurais-je dû dire à Demet.
- 32 Je n'ai pas pu le lui dire. Car, fidèles à notre ligne méthodologique, plusieurs personnes avaient réfléchi et travaillé de concert tout au long de notre recherche. Nous avons réussi un vrai partage.

33 La recherche est donc un partage. Observer l'autre, c'est aussi se regarder par ses yeux. Les seules recherches innovatrices, capables donc d'explorer de nouvelles voies, sont celles qui permettent de s'observer mutuellement et de se parler, et non pas celles qui se réduisent à un seul point de vue, souvent partial.

34 Après une telle complicité et tant d'échanges avec les exclus de la rue Ülker, nous ne pouvions pas les renvoyer à leur écrasante impuissance, ni à cette interrogation : « Est-ce que notre rue est notre destin ? »

35 Voici ce que j'écrivais dans l'introduction de *"Masques, Cavaliers et Gonzesses"* :

36 « *Du point de vue des travestis, des transsexuels, des autres habitants de la rue Ülker, mais aussi des gens qui se sont découvert un lien fort avec ce lieu à cause des événements, que signifiera cette recherche ? Convaincue qu'en Sciences sociales, le savoir est coupé de la vie, il me semble que les travaux réalisés chosifiaient les individus au lieu de les inciter à une réflexion sur leur existence. Et moi, pourrai-je donc dépasser, au cours de cette étude, mes habitudes acquises depuis tant d'années ? Ou encore, réussirai-je à intégrer dans ce travail les expériences alternatives des chercheuses féministes ? Je ne voulais pas laisser les instances officielles récupérer les enseignements résultant des observations. Bien au contraire, la meilleure méthode était d'élaborer et d'utiliser ce savoir avec les enquêtés mêmes. [...] C'est uniquement ainsi que pouvait surgir un projet commun d'action. Je pensais qu'un tel travail aurait un sens, s'il pouvait nous mener à une quête collective du savoir et par conséquent, à une possible intervention sur la vie, et non au simple constat des faits.* » (Selek, 1998-2007, p. 28)

37 Finalement, l'enquête n'a pas été achevée et s'est transformée en une étude d'action. Guidés par les constats des observations, nous avons emprunté un nouveau chemin et, tous ensemble, nous avons fondé l'Atelier des Artistes de Rues.

38 Poursuivons avec un extrait de *"Masques, Cavaliers, Gonzesses"*.

39 « *La rue Ülker était-elle un lieu de résignation ? Pouvions-nous en même temps dire que la violence devait être éradiquée, et essayer aussi de la comprendre ? Ou encore, étions-nous capables de partager les uns les autres la manière dont nous l'avions ressentie ? C'est par ces interrogations qu'a commencé la transformation de l'enquête en étude d'action. Dès les premiers pas, il a fallu susciter des contacts entre les gens, s'assurant que des langages différents puissent se croiser, et les aider à se découvrir, à travers leur histoire et leur passé respectifs. Les relations ainsi forgées ont débouché sur la création de l'Atelier des Artistes de Rue. Les premiers mois, nous avons eu du mal à maintenir la cohésion des groupes, que des murs invisibles, voire des fossés parfois séparaient. [...] Intimidés dans le climat d'insécurité environnant, personne ne voulait parler à personne. Dans notre petite salle que nous avions louée comme atelier, nous avons pris conscience combien nous étions meurtris, irascibles, instables, impatientes, craintifs et maladroits ! [...] Puis, nous avons lancé la collecte des déchets dans les rues de la ville, nous avons acheté de la peinture, du papier, du plâtre, de la colle et de la terre glaise. Décidés à redonner vie à tous ces détritiques, nous avons commencé à panser nos plaies et à nous reconstruire. Peu de temps après, notre atelier foisonnait de tableaux multicolores, témoins de toutes nos sensibilités. [...] Les discussions allaient bon train pendant les ateliers. Petit à petit, chacun a livré son histoire. Les rencontres ont été rendues possibles par l'art.* (Selek, 1998-2007, pp. 265, 266)

40 Par la suite, l'Atelier a connu d'autres péripéties encore, mais les participants ne se sont plus quittés. Cette heureuse expérience m'a concrètement montré comment chacune de mes recherches allait désormais façonner mon existence.

Etre différent ou ne pas l'être ?

41 Dans un processus de recherche, être différent ou non des enquêtés induit les mêmes problèmes de méthode. Lors des observations que j'ai effectuées sur les exclus, je me suis retrouvée dans ces deux cas de figure en même temps.

42 Toujours pendant mes enquêtes sur le « cas Ülker », je m'apercevais de ce que j'avais en commun avec les travestis ou les transsexuels, victimes de violences et confrontés aux bandes du quartier ou aux brigades de police, et j'avais le sentiment que nous étions logés à la même enseigne. Mais je me sentais aussi différente. Je n'étais ni lesbienne ni transsexuelle, mais une

hétérosexuelle issue de la majorité dominante. Mon statut, tant culturel que social, m'avait tenue à l'écart de leurs expériences. Je campais à la lisière, plutôt même à l'extérieur de leur monde. J'étais une étrangère pour eux. Jamais je ne m'étais questionnée de leur point de vue. Pétrie des seules valeurs du milieu où j'avais grandi, je n'avais pas jusqu'alors affronté, ni questionné ma propre vision de l'homosexualité, encore moins de l'hétérosexualité. C'est mon travail sur la rue Ülker qui m'a imposée une telle introspection.

43 Au sujet des préjugés caricaturaux, j'ose affirmer que je n'ai eu trop de failles ; mais face aux victimes, j'ai eu énormément de mal à rester objective, à tel point que je me voyais parfois frôler l'aberration de ne pas interroger les agressés, comme s'il ne s'agissait pas de véritables acteurs. Cette méprise peut même conduire à considérer l'opprimé comme un individu passif, ou une victime, et par conséquent, à broder des plaintes autour de la victimisation. A l'instar de certains voyageurs orientalistes, on perçoit alors un groupe social, considéré comme inférieur, non pas dans sa propre réalité, mais à travers un scénario mythique, chargé de significations magiques.

44 Moi aussi, je suis tombée dans cet écueil. Dès le début de l'enquête, j'ai fortement pressenti ce danger, comme je l'ai évoqué dans mon introduction :

45 « Dans le climat émotionnel que mes témoignages avaient plongé mon esprit, j'aurais pu être amenée à encenser ces nouveaux amis, devenus même des *complices*, et à déclarer *lésée* cette *communauté-sujet*. » (Selek, 1998-2007, p. 27).

46 Durant nos enquêtes et entretiens, j'ai constaté que les prévisions et les précautions d'usage n'étaient pas suffisantes, et je n'ai pu garder mes distances vis-à-vis des enquêtés, surtout des plus meurtris. De peur d'instaurer des rapports de *domination*, nous avons provoqué une situation où, à certains moments, mes propres observations et les récits des travestis et des transsexuels se sont confondus. Ma méconnaissance de leur monde, doublée de ma crainte de ne pouvoir les comprendre, parce qu'hétérosexuelle, a entraîné des analyses erronées. Au fur et à mesure que j'avançais, je me heurtais à mes propres incertitudes, et j'ajustais ma distance. J'ai éprouvé les mêmes difficultés en travaillant avec les Gitans et les travailleurs du sexe. D'ailleurs, si j'avais pris comme sujet de recherche les expériences partagées avec les *enfants des rues*, j'aurais eu davantage de difficulté à définir l'approche nécessaire au bon déroulement d'un travail objectif.

47 Dans tous ces travaux, une nouvelle équation a surgi de mes relations avec les riverains du quartier, la police, les ultranationalistes et les proxénètes. Dans ce genre de contexte, les préjugés l'emportent sur le discours compassionnel du dominant. Avant même qu'une personne, dont on a une connaissance partielle et une représentation figée, ne se mette à parler, l'enquêteur s'évertue à deviner ce qu'elle voudrait dire, l'incitant à raconter uniquement certaines choses, et à faire émerger une vérité dont il est sûr. Pour ce faire, on restreint les entretiens par des questions aux réponses connues d'avance ; ou encore, soucieux de découvrir le vécu des personnes interrogées sous un angle unique, on formule des questions adéquates. Les entretiens se déroulent alors dans un cadre fixé par l'enquêteur, et non dans l'espace de parole souhaité par l'enquêté.

48 Pendant mes travaux concernant le « cas Ülker », comme j'ai sans cesse reconsidéré mes priorités, j'ai aussi multiplié mes entretiens avec certains enquêtés. Et quand je ne pouvais pas le faire, je prenais soin d'analyser de mon mieux toutes les données, et d'exposer mes positions dont je voyais l'incidence sur l'enquête.

49 Il me semble que c'est le partage qui, dans une certaine mesure, a sauvé les recherches que j'ai effectuées. J'adhérais à l'idée que l'impartialité affectée est l'obstacle majeur à l'exactitude optimale des conclusions (*Commission Gülbenkian, 1996, pp. 72,73*), et je considérais essentiels les critères d'*objectivité* et d'*être comptable* des résultats de l'étude. Acquise à l'idée que « *Cette acception de l'objectivité s'inspire intimement de la conviction que la connaissance n'est pas donnée d'avance, que la recherche peut nous surprendre par rapport à nos attentes, et nous apprendre ce que nous ignorions* » (*Commission Gülbenkian, 1996, p. 85*), je me suis dévoilée dès le départ. J'ai donc expliqué quelles interactions m'avait orientée vers ces travaux, et j'ai exposé mon regard, mes préjugés, les contradictions que j'avais traversées durant la recherche, les problèmes, les errements, la raison de tel ou tel choix,

et la façon dont j'avais tracé la voie à suivre. En cours de route, j'ai continué de revoir le sujet de la recherche, mes appuis théoriques, mais également mes propres hypothèses.

50 Cette règle indispensable, clé de voûte de la recherche, revêt une plus grande importance dans les travaux consacrés aux exclus. Montrer de quel point de vue et comment on appréhende une réalité complexe, révéler ses préjugés, exposer comment on élabore un processus d'objectivation, bref, rendre des comptes à tous les stades des travaux, permet d'inclure dans la recherche, en tant qu'éléments constitutifs, les difficultés rencontrées durant sa longue élaboration.

Voir la difficulté

51 Je voudrais conclure par cette interrogation. Ai-je réussi, grâce à tout ce que je viens d'exposer, à parfaire ma méthodologie pour d'autres études que je consacrerai aux *vies en marge* ? Puis-je désormais entrer plus aisément dans l'existence de ces personnes ? Et une fois que j'y suis, puis-je me placer au bon endroit, réajuster mon regard, mes questions et mes réponses par rapport aux principes méthodologiques que je me fixe ?

52 Il est certain que ces recherches, parfois pénibles, ont profondément transformé mon existence, tout en me permettant de découvrir et d'engranger une connaissance précieuse. Ainsi, dans mes relations sociales, tout comme dans les récits d'enquête que je lis ou que j'écoute depuis, je parviens à me munir d'un regard plus critique, et à mieux définir ma propre position dans les interprétations des conclusions.

53 Mais je n'accours plus dans ces quartiers reculés, afin de trouver des réponses à mes questions sur les espaces de relégation. Privilégier une approche éthique, s'interroger sérieusement quant à l'intention, la finalité et la méthode de la recherche, ralentissent déjà considérablement le travail du chercheur. Lorsque, de surcroît, les expériences de terrain, contraignantes, viennent s'ajouter à cette ligne de conduite, on peut difficilement entrer dans d'autres existences. Car cela reviendrait à transformer sa vie. Et la vie, on ne peut si facilement en changer...

Bibliographie

Akay Ali, *La vie rock-and-roll à Istanbul*, Istanbul, Editions Baglam, 1995.

Commission Gulbenkian, *Ouvrez les Sciences Sociales*, Istanbul, Editions Metis, 1996.

Selek Pinar, *Masques, Cavaliers, Gonzesses, La rue Ülker : Espace d'exclusion d'une sous-culture*, Istanbul, Editions Istiklal, 2^{ème} édition, 1998-2007.

Notes

1 Publié dans **Methodos : En marge du concept et de la méthode, Dilek Hattatoglu et Gökçen Ertugrul, (Livres clés, Istanbul, 2009)**, cet article de Pinar Selek attira l'attention, pour la première fois en Turquie, sur une question très peu explorée des Sciences Sociales : la recherche sociologique auprès des exclus, les limites éthiques de ce travail, et les difficultés spécifiques des études à mener. Unanimement salué dans le milieu universitaire, longtemps discuté, ce texte s'inscrit dans la trajectoire de Pinar Selek, dont le travail a l'immense mérite d'avoir rompu le silence sur d'importants sujets qui secouent la société turque. Cette première traduction en français a été rédigée par Ali Terzioglu.

Pour citer cet article

Référence électronique

Pinar Selek, « Travailler avec ceux qui sont en marge ? », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 06 novembre 2010, Consulté le 11 septembre 2014. URL : <http://socio-logos.revues.org/2505>

À propos de l'auteur

Pinar Selek

Sociologue turque, elle est l'auteure d'ouvrages scientifiques et littéraires, dont *Masques*, *Cavaliers*, *Gonzesses*, et récemment, *Devenir homme en rampant*, en cours de traduction en français, en cours de doctorat à l'Université de Strasbourg, selekpinar@hotmail.com

Droits d'auteur

Tous droits réservés
